CRITIQUE, ballet et concert. AMSTERDAM, Nationale Opera & Ballet (31 oct) / Concertgebouw (1er nov 2026). « Le Lac des Cygnes » de Tchaïkovsky par Rudi van Dantzig et la 7ème Symphonie de Mahler par Klaus Mäkelä

Le temps d'un *week-end*, direction Amsterdam pour deux lieux iconiques de la musique : le *Concertgebouw* et le *Nationale Opera & Ballet*. Au programme, la *7ème symphonie* de G. Mahler dirigée par Klaus Mäkelä et *Le Lac des Cygnes* de P.I. Tchaïkovski, dans la chorégraphie culte et vintage de Rudi van Dantzig. Deux salles deux ambiances… mais *standing ovation* à chaque fois !

Klaus, premier de cordée

On commence avec le *Concertgebouw*. Dans la bataille des salles musicales au volume carré ou voluptueux, c'est la rigueur du parallélépipède qui domine à Amsterdam. Comme au *Musikverein* ou à la Salle Pleyel, la mode était alors à la « *shoebox* » et pas encore aux salles « en vignoble », à l'image des Philharmonies de Berlin, Paris ou Hambourg, bâties plus tard. Sur la scène se produit l'un des meilleurs orchestres du monde, reconnu pour son talent, son exigence, mais aussi pour

sa personnalité. Ce 1er novembre, **Klaus Mäkelä** dirige le *Concertgebouworkest*. Magnétique, électrique, joueur, ce *Wunderkind* est la tête de gondole charismatique de la Finlande musciale qui nous a notamment offert les *maestri* Tarmo Peltokoski (à Toulouse), Mikko Franck (à Radio France) ou encore Susanna Mälkki, première femme à diriger un opéra à La Scala.



Mahler et Amsterdam, comme une évidence

Saviez-vous que Mahler se serait inspiré de « *La Ronde de nuit* » de Rembrandt pour une des *Nachtmusik* composant sa *7ème* qu'on appelle d'ailleurs « *Chant de la nui*t » ? Ce qui tombe bien, puisque l'immense toile est exposée juste en face du *Concertgebouw*, au bout d'une pleine engazonnée, au *Rijksmuseum* ! Bref, l'*instant Fred et Jamy* posé, passons au concert. L'orchestre démarre l'œuvre avec des cuivres confiants, expressifs et *jazzy* (spéciale mention aux trombones et trompettes – le brillant soliste **Miro Petkov**). Après un

crescendo interrompu dans son élan, le premier thème est repris au violoncelle tandis que les percussions s'en donnent à cœur joie : *glockenspiel*, caisse claire, grosse caisse et tambourin. Le deuxième mouvement débute par un dialogue entre cors (l'un à sourdine, l'autre sans) suivi de teintes harmoniques mystérieuses, réunissant une clarinette aux sonorités tziganes, une flûte raffinée (**Emily Beynon**) et un délicat hautbois (**Alexei Ogrintchouk**). Au troisième mouvement à trois temps, les traits gracieux s'effacent devant les sons doux-amers portés par la clarinette basse, le tuba et le basson. La fin est pincée à la harpe, tout simplement. 2ème « *musique de nuit* », le 4éme mouvement laisse une belle place au brillant violon de **Vesko Eshkenazy**, puis à deux mandolines. La lecture de **Klaus Mäkelä** est dansante et contagieuse. Au dernier mouvement, le compositeur s'amuse avec le public, créant plusieurs *crescendi* d'affilée qui n'aboutissent pas. Les musiciens posent des questions laissées sans réponse, des réponses ne réagissent à rien. Frustrant, déconcertant, mais très drôle ! Avant le *crescendo* puissant, lumineux et en apothéose. La salle se lève et applaudit à tout rompre.



Le Lac des Cygnes par Rudi van Dantzig

La même chose s'est produite au ***Nationale Opera & Ballet,*** où le public s'est levé après le *Lac des Cygnes* de Tchaïkovski. Amateur de production à l'ancienne, avec tutus, décors en toiles peintes et costumes historiques, cette version est pour vous ! Largement inspirée de la chorégraphie tutélaire de Marius Petipa et Lev Ivanov, celle de **Rudi van Dantzig** (1988) – presque aussi vénérable que *La Bohème* du *Metropolitan Opera* ! – convoque les danseuses, danseurs et les jeunes du Ballet Royal dans un monde qui rappelle la peinture hollandaise du XVIIe siècle. Décidément, ces *Old Masters* sont partout !

Pour faire simple, le beau prince Siegfried tombe amoureux d'Odette, enfermée par le sorcier Rothbart dans un corps de cygne blanc, au bord du lac. Croyant la retrouver lors d'un bal de cour, le prince lui tend sa bague de fiançailles, qu'elle rejette violemment, puisque c'est Odile, déguisée en

cygne noir, qui agit sur ordre de son sorcier de père. Odette pardonne au prince mais ce dernier se noie en tentant de corriger Rothbart.

Le corps de ballet est absolument parfait pour cette variante tragique de l'argument, avec l'éblouissant **Jan Spunda** qui sait jouer un Prince complexe et torturé, très loin des postures parfois niaises qu'on peut croiser au ballet. Campant tout à tour les deux cygnes, **Maia Makhateli** alterne innocence fragile et séduction agile. Les jeunes épris dialoguent superbement, s'apprivoisent avec délicatesse et maladroite tendresse. Alchimie réussie ! Au troisième acte, le cygne noir se fera désirer, (pour)suivre pour finalement jeter à terre l'anneau de fiançailles, à la stupéfaction de tous. Véritable oiseau de mauvais augure, Van Rothbart est incarné par un **Leo Hepler** au charme charismatique et vénéneux, trésor de présence scénique. Tel Méphistophélès dans *Faust*, il manipule son monde, fait danser la foule – on pense à la ronde du Veau d'Or – et mène même le prince à l'archet dans le troisième acte, marquant le triomphe de ses plans machiavéliques. Si la reine et mère (**Nadine Drouin**) incarne un jeu altier mais un peu lisse, **Nicolas Rapaic** joue bien le tuteur Van Rasposen aux desseins contrariés.

Mais le meilleur second rôle est sans aucun doute Alexandre, l'ami du prince, qui l'accompagne et le soutient, dansé par l'aérien **Joseph Massarelli**. L'amitié forte s'installe dès le premier acte, après les scènes champêtres et dansantes qui rappellent celles de *L'Orfeo* de Monteverdi. Il a bien tenté d'avertir le prince au troisième acte, impuissant. Au dernier acte, quand Siegfried lâche un dernier soupir, c'est dans les bras de son ami. Difficile de ne pas y voir une célébration d'une forme d'amour, celui de la fidélité sans arrière-pensée, ni séduction. Il n'est pas inutile de rappeler que Tchaïkovski était homosexuel dans un XIXe siècle corseté. En fosse, le **Dutch Ballet Orchestra** est emmené par **Fayçal Karoui**, qui démarre en douceur le premier acte pour mieux libérer les

forces au deuxième. Tout au long de la soirée (trois heures trente dont deux entractes), il maîtrise superbement les montées en tension dramatiques. Mention spéciale au premier hautbois solo, **Juan Esteban Mendoza Bisogni**, un trésor d'émotion contenue et continue. Au-delà des décors grandioses à l'ancienne, des costumes fringants, l'intérêt de cette production signée **Rudi Van Dantzig** (avec le concours de **Toer van Schayk**) réside dans les chorégraphies exigeantes et brillantes autant que le jeu d'acteur qui offrent une telle tonalité tragique que le public en sort sonné.

CRITIQUE, ballet et concert. AMSTERDAM, Nationale Opera & Ballet (31/10) / Concertgebouw (01/11/26). « Le Lac des Cygnes » de Tchaïkovsky par Rudi van Dantzig et la 7ème Symphonie de Mahler par Klaus Mäkelä. Crédit photo (c) droits réservés

---

ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO. Ciné-concert : Les Temps modernes, 4 nov

2026. Franck Strobel, direction

Après *les Lumières de la ville* (1930), Charles Chaplin fait le tour du monde. A l'époque de la montée des nationalismes, de la crise sociale qui touche l'Europe, Chaplin rencontre l'actrice Paulette Godard. Sa jeunesse insolente lui redonne l'envie de créer. Chaplin écrit pour elle *Les Temps modernes* : l'épopée d'un ouvrier guetté par le désespoir qui trouve le salut grâce à l'amour d'une orpheline, prête à se rebeller à la moindre injustice.

En réalité, Charlot a trouvé son alter ego féminin. Ensemble, ils affrontent une Amérique où le chômage de masse coïncide avec le développement fulgurant de la mécanisation industrielle. A sa sortie en 1936, le film apparaît désuet et anachronique. Le temps lui a depuis restitué sa justesse et son classicisme éblouissant. Le génie de Chaplin sait créer des images fortes d'une simplicité éternelle qui confine à une poésie universelle : l'homme face au destin, la révolte de la conscience contre l'oppression.

Les Temps modernes marque aussi chez Chaplin, le passage du clown au philosophe et annonce ses grandes œuvres à venir : *Le Dictateur* (1939) et *Les Feux de la rampe* (1951). L'expérience musicale et cinématographique que promet la présence de

l’orchestre Philharmonique de Monte-Carlo tout au long de la projection du film, est un événement incontournable.

Concert symphonique, GRANDE SAISON

CINÉ-CONCERT : Les Temps Modernes
mercredi 4 nov 2026, 19h30
MONACO, Opéra de Monte-Carlo, Salle Garnier
Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, saison 26/27
Frank STROBEL, direction



Les Temps Modernes (1936)
Crédit photo : Roy Export SAS_Gll.IAM

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l’OPMC ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MONTE-CARLO, saison 2026 – 2027 : https://opmc.mc/concert/les-temps-modernes/

CRITIQUE CD événement. « L’eterno foco » – STEFANO

LANDI : arie. Cantar Lontano, Marco Mencoboni (1 cd NovAntiqua Records 2024)

BELLE IVRESSE ROMAINE… Qui connaît l'Italie sensuelle, au verbe flexible libéré, ardent et d'une érudition inspirée, accordée aux milles nuances séductrices d'un chant voluptueux citera évidement les vénitiens Monteverdi et Cavalli, mais aussi … le romain Stefano Landi mort en 1639, formé au Collegio Germanico qu'il rejoint dès 1595 comme soprano au sein du choeur (8 ans). Ce récital à 2 voix confirment les étonnantes qualités de l'ensemble Cantar Lontano dans l'art si difficile du premier bel canto baroque à Rome.. Quel est donc cet éternel feu (« l'eterno foco ») ? A n'en pas douter, le brûlant désir que fait naître dans le cœur, le souverain et inflexible Amour…



Les madrigraux à 2 ou pour voce sola participent de sa propre recherche d'un premier bel canto, dans la lignée du parlar cantando florentin ; ils recueillent l'art du poète dramaturge, auteur de La Morte d'Orfeo de 1619, année décisive qui voit aussi son premier Livre de madrigaux à 5, édité à Venise et dédicacé à l'Évêque de Padoue. Surtout de son premier Livre de madrigaux pour voix seul édité en 1620, dédié au Prince Paolo Savelli, ambassadeur de l'Empereur auprès du Pape Paul V. Orfèvre d'un chant de plus en plus dramatique (maîtrise partagé avec ses contemporains à Rome, Luigi Rossi, ou Marco Marazzolli…), Landi poursuit une fabuleuse carrière au sein de la Chapelle papale en 1629 comme contralto, autre année majeure où il compose son sublime Sant'Alessio créé au Palazzo Barberini.

Marco Mencoboni et les musiciens de son ensemble **Cantar Lontano** abordent le chant monodique de Landi avec une subtilité rare, un relief préservé dont la sobriété du style renforce la charge expressive de chaque texte : les 2 ténors requis (Andrés Montilla et Riccardo Pisani) expriment tour à tour, l'imploration, la prière, la célébration de l'instant… autant de stances marquées par l'expérience amoureuse, le plus souvent malheureuse et frustrée, sublimées par le jeu tout en finesse, elle aussi nuancée, des continuistes.

Les « arie » et madrigali exhumés, extraits des Livres I, II (1620-1627), et V, VI (1638) – contemporains de Monteverdi et les seuls à ce jour parvenus, témoignent de l'écriture affûtée d'un maître du chant intense, direct, où l'ornement mesuré, reste constamment expressif, jamais artificiel ni maniéré, toujours proche de la respiration naturelle et de l'articulation de la parole. Marco Mencoboni dont on se souvient d'une lecture saisissante des Vêpres de Monteverdi à Ambronay (2010 – cf lien en fin de texte), convainc

indiscutablement : « *sens exalté du collectif, ardente prières individuelles, proclamation et méditation…* » autant de qualités déjà remarquées, que l'on retrouve ici au service de joyaux poétiques dont le choix régale tout du long ; le chef et claveciniste aime goûter, révéler, transmettre l'activité éruptive des textes, dans le respect de leur vertiges littéraires et musicaux ; il excelle dans une caractérisation naturelle de chaque séquence, dans le style identifié (arioso, recitativo, madrigalesque : superbe duo dramatique de l'ultime aria « Non vuo perdere il cervello »… entre prière et délire bouffon, vraie scène comique à 2 voix et basse continue réjouissante). Superbe enregistrement.

CRITIQUE CD événement. STEFANO LANDI : arie. Cantar Lontano, Marco Mencoboni (1 cd NovAntiqua Records 2024) – enregistré à Rome en avril 2024 – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2026

PLUS D'INFOS sur le site de l'ensemble CANTAR LONTANO / Marco Mancoboni : https://www.cantarlontano.com/

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur NovAntiqua records : https://www.novantiqua.net/prodotto/Eterno-foco

VIDÉOS

Stefano Landi: L’eterno fòco. Cantar Lontano, Marco Mencoboni

LIRE aussi nos articles MARCO MENCOBONI sur CLASSIQUENEWS : https://www.classiquenews.com/?s=mencoboni

CRITIQUE, Ambronay 2010 : **Les Vêpres à la Vierge de Monteverdi par Marco Mencoboni / Cantar Lontano** : https://www.classiquenews.com/ambronay-abbatiale-vendredi-10-septembre-2010-premier-concert-du-31festival-claudio-monteverdi-vpres-la-vierge-1610-nouvelle-version-critique-cantar-lantano-marco-mencob/

Voici une lecture transgressive des Vêpres, donnée à Ambronay en première française, que les



Marco Mencoboni DR

à Rome peut-être. Voilà donc une oeuvre à compréhension multiple qui porte en elle, dès sa genèse, une forte valeur expérimentale. Comme de nombreuses zones d’incertitudes…

_____

OPÉRA DE MARSEILLE. Jeudi 26 nov 2026 : Dukas, Beethoven, R. Strauss… Orchestre Philharmonique de Marseille, Michele Spotti (direction)

Nouveau concert symphonique à Marseille, plutôt généreux et varié, qui promet ainsi des « *sommets musicaux* ». En réalité, l'affiche est hautement recommandable ; exigeant expressivité, fluidité, couleurs chez les instrumentistes marseillais, afin d'exprimer la fougue colorée de grâce de l'éloquent *Concerto pour violon* de Beethoven, avec le soliste Giuseppe

GIBBONI (lauréat du prix Paganini de Gênes, 2021) ; les effluves straussiennes de la *Suite du Chevalier à la Rose* et morceau de bravoure pour tout orchestre : le somptueux poème de Paul Dukas, grand alchimiste orchestral : *L'Apprenti Sorcier*…



Qui n'a jamais vu Mickey se battre avec les balais de Fantasia n'a rien vu. Grâce à Walt Disney, tout le monde connaît **L'Apprenti sorcier** de **Paul Dukas** (portrait ci-contre). La proposition permet de mesurer comment l'orchestre sait exprimer enchanter, suggérer, imaginer… comment certains instruments sont plus aptes à rugir et fasciner, se transformant dans la magie des timbres et des accents, en tornade ou tempête ; comment d'autres sont adaptés pour ciseler et déployer motifs floraux et boisés, d'autres encore plus aquatiques ou plus aériens, plus mystérieux ou plus gazouillants… En témoigne, la parure flamboyante de L'Apprenti sorcier, poème symphonique emblématique de Paul Dukas, **créé en 1897** ; une partition géniale, en forme de ***scherzo***, qui est le sommet de l'écriture orchestrale, à la fois dramatique et narrative de l'extrême fin du XIXè. Fleuron de la Société nationale de musique, l'œuvre incarne un âge d'or de l'orchestration française à l'époque du dernier romantisme. Un jeune sorcier profite de l'absence de son maître pour jouer au

grand enchanteur, quitte à se laisser dépasser par ce qu'il produit ; un balai enchanté qui déraille, se démultiplie, et le submerge littéralement…
La force poétique du sujet vient directement d'un texte du géant germanique Goethe (ballade Der Zauberlehrling) Fantasia de Walt Disney exploite la puissance expressive de la partition dans un dessin animé depuis devenu légendaire. **L'Opéra de Marseille** permet de revivre le vertige d'une partition irrésistible où l'orchestre raconte les tentatives vaines du petit sorcier à contrôler son enchantement et l'inondation… inéluctable qu'il provoque. La partition est un enchantement sur le plan des timbres et des couleurs de l'orchestre ; elle est écrite pour grand orchestre avec piccolo, clarinette basse, trois bassons et un contrebasson en plus des bois « ordinaires » ; les cuivres comprennent les trompettes renforcées de deux cornets à pistons.

Concert Symphonique
CONCERT DE L'ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE MARSEILLE
» SOMMETS MUSICAUX «

PAUL DUKAS
L'Apprenti sorcier : Scherzo symphonique

LUDWIG VAN BEETHOVEN
Concerto pour violon et orchestre en ré majeur, op. 61

RICHARD STRAUSS
Le Chevalier à la rose, Suite

Direction musicale : Michele SPOTTI
Violon : Giuseppe GIBBONI



Jeudi 26 novembre 2026 – 20h
Lieu : Opéra de Marseille

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de Marseille / concerts symphoniques :
https://opera-odeon.marseille.fr/programmation/concert-de-lorchestre-philharmonique-de-marseille-SOMMETS-MUSICAUX

Richard Strauss n'a aucun lien familial avec les rois de la valse viennoise Johann et Josef Strauss. Plus tardif, Richard est au début du XXè siècle, le plus grands symphoniste européen, l'égal dans le genre orchestral d'un Mahler, Sibelius, Debussy et Ravel… c'est dire. En lui s'incarne une équation magistrale : la subtilité et la profondeur de Mozart, la puissance et le génie théâtral de Wagner. Richard Strauss s'impose aussi au début du nouveau siècle, dans l'écriture lyrique où il réforme en profondeur l'expressionnisme musical, en particulier avec Salomé (1905) et Elektra (1903), bombes symphoniques et opératiques conçu avec son librettiste Hugo von Hofmannstahl. Mais le compositeur allemand s'inscrit dans la descendance directe de ses homonymes ; ainsi que le démontre l'étourdissante Suite n°1 de valses tirée des actes II et III de son opéra « **Le Chevalier à la rose** » (1911),

suite purement orchestrale conçue en 1944

VISITEZ le site du violoniste Giuseppe Gibboni : https://giuseppe-gibboni.com/

VIDÉO

Giuseppe Gibboni – Cantabile di Paganini | Live al Seoul Arts Center

AUTRES VIDEOS de Giuseppe Gibboni : https://www.youtube.com/channel/UCv2zMX_czsCP5pEw16NbKDg/videos

---

CHÂTEAU DE VERSAILLES, Chapelle Royale, mar 3 nov 2026. MOZART : Messe en ut mineur. Sabine Devieilhe, Lea Desandre… Ensemble Pygmalion,

Raphaël Pichon (direction)

Mozart est au cœur du répertoire de Raphaël Pichon, dont la version particulière du Requiem, associé à diverses pièces de Mozart, en collaboration avec Romeo Castellucci (2019) avait marqué les esprit. Voici une autre recomposition d'après Mozart qui solicite tous les effectifs de l'ensemble Pygmalion (chœur et orchestre): *la Messe en ut mineur*, elle aussi « complétée » par des inserts d'autres compositeurs…



En 2026, **Pygmalion** fête ses vingt ans d'existence : le chœur et orchestre sur instruments d'époque fondé par Raphaël Pichon a récemment été désigné « meilleur orchestre/meilleur chœur » aux OPER! Awards 2025. La formation aime dévoiler les filiations qui traversent l'histoire de la musique, cultiver les interactions entre le chœur et l'orchestre, adoptant volontiers des formes scéniques renouvelées. Ainsi **la Messe en ut mineur de Mozart**. L'œuvre réalise un vœu personnel de Mozart souhaitant remercier le Ciel d'avoir guéri sa chère future épouse, **Constanze Weber** (printemps 1782). Les fiancés purent se marier en août

suivant. Puis Wolfgang put commencer à écrire sa Messe personnelle, baignée de reconnaissance et d'amour, d'éloquente tendresse et de ferveur amoureuse. Mozart dirige sa création à Salzbourg, le 26 octobre 1783, sa jeune épouse assurant la partie si délicate de soprano…

Malgré la valeur personnelle que l'auteur lui attribuait, la partition reste inachevée, Mozart n'a jamais terminé la partition. Le manuscrit contient le Kyrie, le Gloria et le Sanctus / Benedictus, mais le Credo est incomplet et l'Agnus Dei, absent. Pour la création à Salzbourg en 1783, Mozart a très probablement complété les mouvements manquants en y adaptant des morceaux issus de ses propres messes de jeunesse. Deux ans plus tard, en 1785, il réutilisera la musique du Kyrie et du Gloria pour sa cantate Davide penitente (K. 469). Dans sa version de la Messe, Pygmalion ajoute des œuvres additionnelles de Bruckner, Mendelssohn et Michael Haydn… Cette magnifique partition est servie par un quatuor de solistes dont **Sabine Devieilhe**.

Château de Versailles, Chapelle Royale

Mardi 3 nov 2026, 20h
RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra Royal / Chapelle Royale du Château de Versailles : https://www.operaroyal-versailles.fr/evenement/mozart-messe-en-ut-mineur/
Durée : 1h50 sans entracte



distribution
Sabine Devieilhe, soprano

Lea Desandre, mezzo-soprano
Kieran Carrel, ténor
Christian Immler, basse
Pygmalion (Chœur et Orchestre)
Raphaël Pichon, direction

Déroulé du spectacle / programme

Anton Bruckner (1824-1896)

Christus factus est WAB 11

Felix Mendelssohn (1809-1847)

Miserere (parodie du Kyrie MWV A3)

Hora est MWV B18 (orchestration Robert Percival)

Franz Schubert (1797-1828)

Lacrimosa son io D.131b

Anton Bruckner
Ave Maria WAB 6

Felix Mendelssohn
Da nobis pacem (parodie de Verleih uns Frieden gnädiglich WoO 5)

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)

Messe en ut mineur KV 427

Kyrie
Gloria in excelsis

Laudamus te
Gratias agimus tibi
Domine Deus
Qui tollis
Quoniam tu solus sanctus
Jesu Christe
Cum sancto spiritu
Credo in unum Deum
Et incarnatus est

Johann Michael Haydn (1737-1806)

Ave Regina Caelorum MH 140
Credo in unum Deum
Et incarnatus est
Répons Christus factus est MH 38

Wolfgang Amadeus Mozart

Messe en ut mineur KV 427
Sanctus
Benedictus et Osanna

_____

STREAMING OPERA. ROSSINI : L’Equivoco stravagante, ven 30 oct 2026 (Wexford Festival Opera, 2025)

TRAVESTISSEMENT SALVATEUR… Facétieuse et pleine de ressources, ERNESTINA déjoue les plans de son père Gamberetto qui la destinait à un riche parti, Buralicchio, riche mais simplet. Elle n'hésite pas à nourrir la rumeur comme quoi elle est un castrat déserteur, déguisé en femme. Offusqué, le naïf Buralicchio le/la dénonce : Ernestina est jetée en prison, d'où elle s'évade en habit de soldat. La vérité éclatera-t-elle, et l'amour triomphera-t-il ?

L'opéra renouvelle le genre bluffa et exploite toutes les ficelles des tréteaux : c'est une farce endiablée, où se télescopent quiproquos absurdes, verve juvénile, ensembles à toute allure, délire comique… ***L'Equivoco stravagante***, premier opéra d'envergure de Rossini, créé à Bologne en 1811, confirme le génie du jeune compositeur de 19 ans, ses audaces précoces y compris dans le choix du sujet : l'ouvrage censuré en raison de son livret subversif, est écarté très rapidement.

L'ouvrage a été choisi à l'issue d'un vote des spectateurs du WEXFORD OPERA FESTIVAL, pour célébrer ainsi les 75 ans du Festivalau sud-est de l'Irlande. Dans la mise en scène de **Max Hoehn**, sous la direction musicale de **Riccardo Bisatti**, la production présentée en octobre 2026 a ressuscité la verve dramatique souvent délirante du jeune et très subtil Rossini…

STREAMING opera : L’EQUIVOCO STRAVAGANTE de ROSSINI, 1811
Vendredi 30 octobre 2026, 19h
OperaVision, depuis le Festival Wexford Opera, filmé le 16 octobre 2026
VOIR l’opéra de Rossini : L’Equivoco Stravagante depuis le Wexford Festival Opera (octobre 2026) : https://operavision.eu/performance/lequivoco-stravagante
Streamed on 30.10.2026 at 19h CET
Available until 30.04.2027 at 12:00 CET
Recorded on 16.10.2026

distribution

Ernestina : Maria Barakova
Gamberotto : Stefan Astakhov
Buralicchio: Gurgen Baveyan
Ermanno: Sebastian Mach
…
Orchestre & Choeur de Wexford Festival Opera
Direction musicale : Riccardo Bisatti
Mise en scène : Max Hoehn

TEASER VIDÉO
L’EQUIVOCO STRAVAGANTE de Rossini – Wexford Festival Opera, octobre 2026

Plus d’infos sur le site du **Wexford Festival Opera** : https://www.wexfordopera.com/your-visit/your-night-at-the-festival/getting-here

---

CD événement, annonce. BACH TO GROOVE : ESTELLE REVAZ, violoncelle – JS Bach, Gaspar Cassadó, Fabrice Bollon (1 cd Solo Musica)

Dans ce nouveau programme, la violoncelliste Estelle Revaz démontre une réjouissante adaptabilité volubile : au-delà de la diversité des pièces au caractère chorégraphique, la musicienne exprime l'esprit du *groove*, déjà familier à l'époque baroque : l'archet chante autant qu'il danse…

Le voyage qu'imagine l'instrumentiste suisse célèbre et la puissance atemporelle et abstraite de **Bach** et l'imaginaire foisonnant qui en découle, celui de **Gaspar Cassadó** (lui-même inspiré par Bach et les musiques populaires, et grand virtuose

du violoncelle). D'un compositeur à l'autre c'est l'éloquente diversité des rythmes, syncopes et élans foisonnants, et dans l'euphorie qui libère la virtuose technicité, l'accomplissement du geste, libre et furieusement poétique. D'où comme un prolongement tout aussi naturel, les 5 danses contemporaines du Français **Fabrice Bollon** qui concluent la séquence, … sa « Popsuite » est un nouveau bouillonnement de danses actuelles (jazz, reggae, ska, hardrock…), véritable bain de frénésie rythmique où la violoncelliste sait reno uveler tout son répertoire expressif. L'arc tendu entre Bach et Bollon affirme avec justesse combien c'est la pulsion et la respiration, l'aptitude à danser qui fonde l'éclatante vivacité du jeu instrumental. Le violoncelle captive ainsi par son caractère entier et plein, sa profondeur lumineuse (en particulier dans les graves)…



Après son précédent album dédié aux **11 caprices de Dall'Abaco fils**, Estelle REVAZ plus inspirée que jamais, façonne un triptyque musical indiscutablement cohérent : Bach-Cassado-Bollon où l'instrument magnifiquement maîtrisé, son chant ample et nuancé, traverse les styles et les époques, affirmant toujours comme un fil conducteur le souffle et la respiration justes, une conscience du son et de l'espace sonore où rayonne le naturel expressif de son superbe instrument (violoncelle de G Grancino de 1679).

CD événement, annonce. BACH TO GROOVE – Estelle REVAZ, violoncelle – Enregistré en mai 2026 à Caux, Suisse – 1 cd Solo Musica – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2026 – PLUS D'INFOS : consultez le site officiel de la violoniste genevoise ESTELLE REVAZ : https://www.estellerevaz.com/

programme du cd BACH TO GROOVE

Johann Sebastian BACH
Suite pour violoncelle seul n°2

Gaspar CASSADÓ
Suite pour violoncelle seul, 1926

Fabrice BOLLON (né en 1965)
« POPSUITE » – bis pour violoncelle seul, 2008

ESTELLE REVAZ sur CLASSIQUENEWS :
https://www.classiquenews.com/?s=revaz



_____

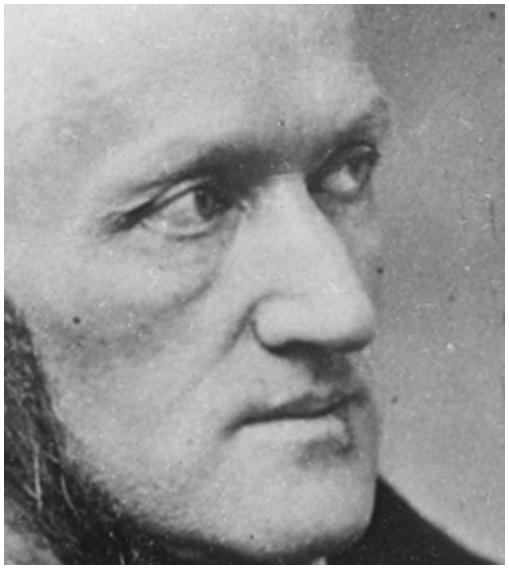
EXPOSITION. PARIS, Palais Garnier. Richard Wagner / LES RÉVOLUTIONS DU RING, Opéra Garnier jusqu’au 20 février 2027

C’est l’expo événement de cet hiver 2026-2027… qui propose une immersion dans l’univers lyrique le plus captivant jamais conçu : la Tétralogie ou *Ring* de Richard Wagner ; soit un cycle opératique conçu par le compositeur en 4 opéras (*L’Or du Rhin* pour Prologue, puis 3 volets complémentaires : *La Walkyrie, Siegfried*, enfin *le Crépuscule des Dieux*), soit 16 heures de musique. Une fresque à l’échelle du cosmos qui ne cesse de nous interroger par la justesse de son propos, par la cohérence comme l’invention géniale de sa conception formelle.

Inauguré à Bayreuth en 1876, Le Ring ou L’Anneau du Nibelung déploie une fresque légendaire d’un onirisme étourdissant et spectaculaire ; c’est aussi pour Wagner, très fin psychologue, une analyse universelle des passions humaines, épinglant chez l’homme, à travers les agissements des personnages, ce qui conduit l’humanité à sa perte…

Visuel de l’affiche Exposition Les Révolutions du Ring, © Béatrice Helg 2013

Le RING, un mythe opératique



Le Ring est devenu un mythe lyrique. **Richard Wagner**, génie du drame musical a réussi le but suprême à l'opéra : créer un véritable théâtre musical, spectaculaire et psychologique, féérique et réaliste. En témoigne l'exposition présentée au Palais Garnier à Paris qui à travers un parcours remarquablement argumenté, souligne combien les 4 opéras du Ring ont su réunir d'éblouissantes voix et surtout inspirer nombre de scénographes et metteurs en scène, tout en exigeant le maximum de l'orchestre et du chef requis.

Le Festival Ring par le duo Heras-Casado et Bieito

L'exposition intitulé « Les Révolutions du Ring » accompagne le « Festival Ring », proposé en novembre 2026 par l'Opéra national de Paris, qui présente deux cycles complets de L'Anneau du Nibelung à l'Opéra Bastille dans une mise en scène de Calixto Bieito dirigée par Pablo Heras-Casado – ainsi le cycle qui avait été programmé en 2020, mais reporté à cause de la covid, voit enfin le jour, dans sa continuité originelle.

Une exposition événement

Plus de 100 pièces et documents originaux, issus pour la plupart des fonds de la BnF, d'institutions muséales et de collections privées, évoquent la richesse et la singularité géniale du Théâtre Wagnérien. Les éléments exposés ressuscitent aussi la passion Wagner en France. Au cours du parcours en 5 sections, objets et compositions illustrent l'évolution visuelle et théâtrale de l'œuvre sur un siècle et demi.

Entre autres, à ne pas manquer :

– Les personnages du Ring (avec un tableau qui récapitule tous les chanteurs de la création à Bayreuth en 1876 sous la baguette du chef Hans Richter, proche de Wagner).
– l'évocation du Wagner révolutionnaire, le réformateur radical qui réinvente l'opéra et la notion de drame lyrique qu'il pense comme une œuvre d'art total, englobant toutes les disciplines : théâtre, chant, danse, musique (en particulier flux orchestral spectaculaire,…) et féerie visuelle, déjà cinématographique, exigeant une machinerie de plus en plus inventive ;
– la genèse d'une « œuvre monde » dont l'achèvement se produit après plus de 25 ans de gestation (jusqu'à sa création à Bayreuth en 1876) ;

La part la plus intéressante évoque les réalisations scéniques, en particulier sur la scène de l'Opéra de Paris, depuis l'après guerre. Des lectures modernes et contemporaines qui questionnent l'héritage de Wagner et souligne in fine combien son théâtre se prête à une approche critique et des moyens infinis pour l'explorer : le parcours évoque ainsi les mises en scène marquantes qui ont révolutionné l'interprétation du cycle, évidemment la production fondatrice de 1976 à Bayreuth, lecture du Centenaire (signée des Français, Pierre Boulez et Patrice Chéreau), jusqu'aux visions de metteurs en scène (et de leur décorateurs) comme Peter

Stein et Klaus Michael Grüber (sous l'ère Liebermann), Harry Kupfer, Robert Wilson, David McVicar (Opéra du Rhin), Romeo Castellucci ou Calixto Bieito… parmi les approches plus récentes. Figure aussi le ballet de Maurice Béjart « Ring Um den Ring » (Palais Garnier, 1990, à travers la superbe photo de Colette Masson, représentant le duo tendu, électrique Wotan / Erda),…

Maquettes, peintures, dessins, partitions (dont la plus ancienne manuscrite exposée au début du parcours : « esquisse de 1850 pour la mort de Siegfried / Siegfried Tod » Bnf), vidéo, costumes, extraits vidéos, photographies… sont autant d'éléments très bien sélectionnés d'une exposition parmi les plus réussies de la Maison parisienne.

RICHARD WAGNER / Les Révolutions du RING



Exposition du 27 octobre 2026 au 20 février 2027 inclus, à la Bibliothèque-musée de l'Opéra au sein du Palais Garnier. L'exposition est accessible dans le cadre d'une visite du Palais Garnier, hors jours de fermeture exceptionnelle – Commissariat : Marion Mirande, responsable des publications lyriques – Direction de la Communication | Opéra national de Paris ; et Olivier Mabille, chef de service des collections imprimées – Département de la musique | Bibliothèque nationale de France
Catalogue édité par Grand Palais RMN éditions / Opéra national de Paris : 39 euros.

PLUS D'INFOS sur le site de l'Opéra National de Paris :

https://www.operadeparis.fr/visites/expositions/richard-wagner-les-revolutions-du-ring



Chevauchée des Walkyries, dieux germaniques et nordiques, héros pourfendeur de dragon et anneau maudit : le Ring est certainement l'œuvre de Wagner qui habite le plus profondément l'imaginaire collectif. Créé il y a 150 ans à Bayreuth, marqué par des productions légendaires, le Ring demeure un objet théâtral et musical unique, révolutionnaire et novateur à bien des égards, qui continue de fasciner un large public.

agenda : FESTIVAL RING 2026



L'exposition accompagne **le cycle du Ring à l'affiche de l'Opéra Bastille**, en **novembre 2026** : L'Or du Rhin (les 6 et 15 nov), La Walkyrie (7 et 17 nov), Siegfried (10 et 19 nov), enfin Le Crépuscule des Dieux (13 puis 22 nov 2026). Plus d'infos sur le site de l'Opéra National de Paris / Opéra Bastille : https://www.operadeparis.fr/ et https://www.operadeparis.fr/billetterie/abonnements/festival-ring

parcours de l'exposition

I – Aux origines du Ring

II – L’œuvre d’art total et sa réalisation
III – Tradition : le Ring à l’Opéra de paris 1893 – 1962
IV – Nouvelles mythologies
V – Le Ring – L’éternel Retour

---

les dossiers de CLASSIQUENEWS

Wagner à Paris

A l’occasion de l’exposition Les Révolution sud Ring (jusqu’au 27 février 2026), CLASSIQUENEWS fait le point sur les séjours de Richard Wagner dans la Capitale française. Plusieurs séjours parisiens se sont déroulés dont deux principaux… marqués d’abord par la misère d’un Wagner révolutionnaire, présentant en vain son ouvrage « *Le Hollandais volant / Le Vaiseau fantôme* »(1841), puis par le créateur non moins rebelle et audacieux, porteur d’un nouveau modèle lyrique suscitant le fameux scandale lors de la création de Tannhauser en 1861…

Voici le détail des lieux habités et des dates exactes de ses deux principaux séjours parisiens :



PREMIER SÉJOUR : Septembre 1839 – Avril 1842

Jeune compositeur inconnu de 26 ans, Wagner souhaite connaître la gloire à Paris (capitale de l’opéra) mais y vit dans une extrême pauvreté. Il déménage fréquemment pour tenter

d’échapper à ses créanciers :
Septembre 1839 – Avril 1840 : 3, rue de la Tonnellerie (dans le quartier des Halles / Les Innocents, maison aujourd’hui démolie).
Avril 1840 – Mai 1841 : 25, rue du Helder (9e arrondissement).
Mai 1841 – Octobre 1841 : 27, avenue du Château à Meudon (Hauts-de-Seine). Il s’exile en banlieue pour fuir les huissiers. C’est là qu’il compose son premier grand chef-d’œuvre, ***Le Vaisseau fantôme (Le Hollandais volant)***.
Octobre 1841 – Avril 1842 : 14, rue Jacob (6e arrondissement, au cœur de Saint-Germain-des-Prés, où une plaque commémorative est visible). Il quitte ensuite la France pour l’Allemagne, … ruiné.

20 ans plus tard, c’est un compositeur autrement plus célébré et reconnu qui revient à Paris en 1859



SECOND SÉJOUR : Octobre 1859 – Juillet 1861
Célèbre, Wagner revient à Paris pour tenter d’y imposer sa musique, ce qui mènera au scandale historique de la version parisienne de Tannhäuser en mars 1861.
Octobre 1859 – Octobre 1860 : 16, rue Newton (16e arrondissement, près de la place de l’Étoile). L’hôtel particulier a été détruit peu de temps après lors des travaux du baron Haussmann.
Octobre 1860 – Juillet 1861 : 3, rue d’Aumale (9e arrondissement, une plaque est également apposée). C’est dans cet appartement qu’il retravaille Tannhäuser avant les représentations tumultueuses à l’Opéra de Paris (en

particulier la place du ballet, malheureusement intégré au début de l'action…)

TANNHAUSER suscite l'un des plus grands scandales de l'histoire de la musique. Wagner avait pourtant spécialement retravaillé son œuvre (créant la célèbre « Version de Paris ») en y ajoutant un ballet au premier acte pour satisfaire aux exigences de la scène française.

Mais les membres influents du Jockey Club perturbèrent les représentations ; ils avaient l'habitude d'arriver au milieu du spectacle uniquement pour le ballet (pour y voir les danseuses), chorégraphie habituellement placée au deuxième ou troisième acte. Face à ce fiasco, Wagner retira son œuvre après seulement 3 représentations. Il n'en fallut pas davantage pour impressionner de façon indélébile l'imagination des artistes français dont Fantin-Latour ou Baudelaire, inaugurant désormais une passion française pour Wagner, et l'amorce du wagnérisme dans l'Hexagone. Néanmoins il faut attendre encore les années 1880-1890 pour que les opéras de Wagner soient pleinement joués et compris par le public français. L'Opéra de Paris ayant que très tardivement programmé les opéras de Wagner à la fin du XIXè et au début du XXè…

(Wagner fera d'autres très courts passages à Paris par la suite, notamment au Grand Hôtel de la rue Scribe ou à l'Hôtel d'Épernay en 1865, mais sans s'y installer durablement.)

Après l'échec de Tannhauser à l'Opéra de Paris, deux autres œuvres majeures sont produites à Paris sur d'autres scènes théâtrales avant la fin du siècle :

1 – Rienzi (en 1869) : Traduit en français, cet opéra connut un franc succès public au **Théâtre-Lyrique**.

2 – Lohengrin (en 1891) : Donné d'abord au **Théâtre de l'Éden** en 1887, il fit une entrée triomphale au **Palais Garnier en**

1891 (l'Opéra de Paris ayant déménagé dans son nouveau bâtiment), marquant le début de la réconciliation définitive entre le public parisien et Wagner.

Wagner révélé par les concerts parisiens



Ce sont surtout **les sociétés de concerts parisiens** qui se passionnent pour les opéras et extraits d'opéras de Wagner ce dès les années 1860, soit de façon simultanée à la création de Tannhauser à l'Opéra de Paris ; le public parisien malgré le contexte nationaliste des années 1870, s'enthousiasme pour Wagner grâce à Jules Pasdeloup (qui fonde ses Concerts populaires en octobre 1861), Édouard Colonne ou Charles Lamoureux, fondateur de l'Orchestre Lamoureux… sont dès leur exécution en concert, particulièrement applaudis : l'ouverture et la Bacchanale (le fameux ballet scandaleux) de Tannhauser, comme les Préludes des actes I et III de Lohengrin. Cependant que par extraits le Ring s'affiche aussi au programme des concerts parisiens, suscitant un immense succès : en autres, la célèbre Chevauchée des Walkyries et L'Enchantement du Feu (Die Walküre), Les Murmures de la forêt (Siegfried), le voyage de Siegfried sur le Rhin et La Marche funèbre de Siegfried (Götterdämmerung)… C'est Charles Lamoureux et son fabuleux orchestre qui jouent les premiers extraits de Parsifal (dont l'Enchantement du Vendredi Saint) à la fin des années 1880.

L'Opéra de Paris n'affiche le Ring que dans les années 1890 : **La Walkyrie (1893)**, **Les Maître Chanteurs de Nuremberg (1897)**, **Tristan und Isolde en 1899** (soit 34 ans après sa création en Bavière)…

ENTRETIEN avec Gérard BEKERMAN, Président de La Fondation Long-Thibaud, à propos de l’édition 2026 du Concours Long-Thibaud / Violon

Depuis plus de 80 ans, le CONCOURS LONG-THIBAUD, créé en 1943, cultive l’excellence musicale, sait distinguer les tempéraments les plus convaincants, transmettre ses coups de cœur. Fleuron des Concours internationaux, la compétition occupe une place remarquable tant par le niveau artistique, à chaque édition préservé, que dans sa capacité à se renouveler… Cette année, une vingtaine de jeunes violonistes concourront dans l’émulation et la bienveillance.

Modalités de recrutement, profils des candidats, anciens lauréats justement distingués, évocation des deux artistes fondateurs, nouveautés, accompagnement des primés… autant de sujets qu'aborde et éclaire pour classiquenews, Gérard Bekerman, président de la Fondation Long-Thibaud

---

Photo : Gérard Bekerman, Président de la Fondation Long-Thibaud

CLASSIQUENEWS : Depuis sa création en 1943, comment expliquez-vous que le Concours ait pu se maintenir à un tel niveau d'excellence et de prestige ?

Gérard Bekerman : Pour au moins trois raisons : le prestige de ses Fondateurs, la qualité des lauréats et le renom des jurys. Regardez : Marguerite Long, élève de l'illustre Marmontel, qui croisait les Chopin ou Liszt, amie de Ravel, de Debussy, qui la sauvera de sa tentative de suicide en apprenant la mort de son jeune mari, le Capitaine Joseph de Marliave, tué par les premières balles allemandes en 1914, et dédicataire du Tombeau de Couperin, et son acolyte Jacques Thibaud. Il faut garder en mémoire que ces deux artistes brillaient, telles deux étoiles, dans le monde musical de leur

époque. Leur rayonnement embrassait le monde des arts et de la politique avec l'Empereur du Japon, Charly Chaplin, Aragon, Cocteau, le Général de Gaulle, Chagall, puis Maria Callas, la Reine Elisabeth de Belgique, élève de Thibaud, Arthur Rubinstein, Yehudi Menuhin, Henryk Szeryng, Darius Milhaud. Veuve, Marguerite Long consacrera sa vie à la pédagogie et au Concours. Elle qui n'eut aucun enfant, en aura plus de 100, les tout jeunes comme Aldo Ciccolini, Alfred Brendel, qui âgés de 18 ou 19 ans au moment du Concours lui écriront pour subvenir à leurs « besoins d'étudiant sans argent » Paul Badura Skoda ou Bruno Leonardo Gelber. Le concours s'illustrera aussi avec ses lauréats tels Samson François, Michèle Auclair, Brigitte Engerer, Mihaël Rudy, Elisabeth Leonskaya, Vladimir Feltsmann et tant d'autres. Le renom de ses fondateurs ouvrira aussi toutes les portes des salles de concert, des orchestres, des ministères et des médias. Nous avons conservé les archives de la Fondation Long Thibaud, des mots de « Monsieur Tchaïkovski », des enregistrements de cadences du ré majeur de Beethoven écrites par Jacques Thibaud, de belles lettres de Maurice Ravel, de photos de la jeune Marguerite Francfort, la très fortunée épouse de Thibaud qui, en cadeau de noces, offrira à son mari si séducteur, le Stradivarius de Baillot avec l'archet Pique de Viotti, et enfin, ses dernières photos à Saint Tropez avec …Gilbert Bécaud et Bourvil. L'excellence du Concours Long Thibaud tient , je pense, à toute cette histoire, la belle époque d'une France des arts et de la culture. Il ne faut pas se méprendre sur cette date 1943. La France vit sous l'Occupation, la pire année. Certains artistes auront été ambivalents, rendant, certes, parfois mais rarement, des services à des proches de la Résistance ou de confession israélite. Mais Marguerite Long, dont l'époux, je l'ai dit, fut fusillé en 1914, ne nourrissait aucune sympathie à l'égard des Allemands. En pleine guerre, le premier Concours ne fut pas ouvert aux pays étrangers. Sa mission fut de donner aux jeunes artistes français, consolation et espérance.

CLASSIQUENEWS : Comment se déroule le recrutement des candidats ? Selon quels critères ?



Gérard Bekerman : Spontanément. Les candidats s'inscrivent par voie électronique, nous adressent leur programme, leur biographie et doivent avoir entre 16 et 33 ans. Ils viennent d'un grand nombre de pays. Cette année, au violon parmi les 20 candidats qualifiés, sur les quelque 200 candidats, il y a dix hommes et dix femmes dont la moitié d'Europe. Au piano, certaines œuvres sont imposées, comme les mouvements 1 et 4 de la Sonate n°2 de Chopin, une exigence de Marguerite Long, un autre morceau imposé, par exemple le Scherzo opus 12 n°10 de Prokofiev, car il faut aussi des doigts solides pour passer le Long Thibaud. Mais pas uniquement. Les doigts doivent servir une âme. Nous aimons bien imposer le 2e Impromptu en fa mineur de Fauré. J'ai, dans les archives , des commentaires très intéressants et parfois comiques, notamment sur ce candidat, dont je suis obligé de taire son nom, tant sa carrière deviendra prestigieuse : « ce jeune hommes a plus de doigts que d'esprit… », dira un juré. A vrai dire, le critère est double et cette dualité se retrouve dans les morceaux imposés. Par exemple, à la prochaine édition violon du Concours, du 10 au 14 novembre 2026, tous les candidats devront jouer et un Caprice de Paganini et l'Andante et l'Allegro de la 2e Sonate en la mineur de J.S. Bach. Un Caprice, comme son nom l'indique, peut être libre. Avec Bach, me semble t-il, on sait à qui on a « affaire » tout de suite, la grammaire, l'esprit,

qui sait, une vérité qui vient de haut et nous emmène loin…
  Les doigts sont une morphologie pour servir. La musique doit rester la priorité, le but.

CLASSIQUENEWS : Concernant le profil des candidats, avez-vous constaté des évolutions, des éléments marquants (âge, nationalité, répertoire,…) ?

Gérard Bekerman : Peu d'asiatiques se présentaient au Concours il y a quelques décennies. Les choses ont bien changé. La domination des Coréens, des Chinois et des Japonais illustre la nouveauté. Curieusement, cette année, la moitié des candidats qualifiés viennent aussi des Etats-Unis, de Russie, d'Ukraine, de Norvège, d'Italie, de Hongrie, et même de France ! Nous saluons cette diversité géographique. Mais il ne faut pas se méprendre sur cette présence des asiatiques. Avec qui travaillent-ils à vrai dire ? Souvent avec des professeurs issus de nos Conservatoires, formés ici, en France, respectant le style, l'élégance, l'esprit du piano que chérissaient Marguerite Long et Jacques Thibaud au violon, et qu'ils importent maintenant dans leur propre pays. Nombreux sont les artistes français, les pédagogues qui assurent ou ont assuré des classes de maître en Asie où ils jouissent d'une véritable renommée. Je pense hier à Germaine Devèze, Sabine Lacoarret, Eric Heidsieck et, aujourd'hui à Marc Laforet , Yves Henri ou Jean-Marc Luisada. Quelque chose me frappe. Regardez Saehyun Kim, 1er grand prix du Long Thibaud 2025. Il était invité par le Festival de La Roque à jouer en récital à 21h. Votre consoeur, Marie-Aude Roux, avait pris sa plume dans le journal Le Monde. Quelle plume ! On eût dit du Boileau dans L'art poétique pour louer en des termes élogieux le jeune prodige. Et, quelle reconnaissance pour la France lorsque

Saehyun gravera chez Warner son premier CD où il n'oubliera pas Fauré, si proche de Marguerite Long. Au fond, la musique n'a pas vraiment de nationalité. Elle est un langage universel. Elle n'a pas besoin de passeport pour voyager. Quant à la performance « digitale » , elle est parfois séductrice, mais rarement séduisante. Elle peut plaire un moment, distraire, une prouesse dont on voit bien qu'elle s'arrête à partir du point où on attend autre chose. Ecoutons l'immense Cziffra dans l'Etude en tierces ou la Révolutionnaire. Il transcende la technicité, s'en moque, la tourne en dérision, tel un apprenti sorcier, car sa vision était bien la musique, l'art dans sa beauté. Seule, l'intelligence artificielle sera prochainement capable d'égaler la justesse et la puissance de ses doigts. Jamais elle n'approchera son âme. Quand Cziffra joue cette Etude Révolutionnaire, le sang, le feu, les barricades, le déchainement d'un peuple révolté, si fragile et si puissant, jaillissent de son âme ! Qui sait, le Long Thibaud pourra-t-il un jour découvrir un 1er Prix qui se rapprochera de son génie.

CLASSIQUENEWS : quels grands artistes ont marqué depuis l'Après-guerre le Concours (comme membres du jury ou comme lauréats) ?

Samson François, 1er prix du premier Concours en 1943 , la même année que Michèle Auclair au violon. Il y en aura tant d'autres par la suite. J'ai peur d'oublier une célébrité. Je pense à : Aldo Ciccolini, Peter Frankl, Gérard Jarry, Pascal Rogé, Vladimir Feltsman, Mikhaël Rudy, Alexandre Brussilovsky, Jorge Luis Prats, Stanislas Bounine, Christophe Boulier, Frédéric Aguessy, Cédric Tiberghien, Hyuk Lee, Masaya Kamei ,

Bohdan Luts et Saehyun Kim. Je voudrais aussi citer d'autres artistes qui, sans avoir eu le 1er prix ont connu une si grande carrière : Alfred Brendel, Elisabeth Leonskaya, François-René Duchable ou Bruno Leonardo Gelber.

CLASSIQUENEWS : Notez-vous une nouveauté cette année ?

Beaucoup d'Européens sont candidats et le jury réunit d'éminents artistes tels que Maxim Vengerov, Gidon Kremer, Silvia Marcovici, Gérard Poulet, Boris Kuschnir, Mihaela Martin, Corina Belcea, Pavel Vernikov, Vera Weiling Tsu et Nathan Mierdl. Une autre nouveauté : le système de vote que j'ai mis en place. Il n'y a pas de moyenne. Chaque juré remet un nom. Nous comptabilisons les réponses de chacun, sans parler et je me limite à annoncer celui qui a reçu le plus de voix, puis le second, le troisième etc. Je me souviens d'une expérience où Van Cliburn m'avait invité à un jury, en 2000 je crois. Le modèle me semblait très approprié pour une agrégation de latin, mais pas pour un concours de piano. A la fin, c'était tout un système assez sophistiqué de notation qui ne permettait pas vraiment de départager les candidats. La musique n'adoucit pas toujours les mœurs. Elle les extrémise. Les musiciens jouent avec leur individualité, leur sens de la vie, leur conception du beau, du style. Je ne pense pas que Bach ou Chopin auraient accepté un système de notation avec des chiffres. Le mieux est de ne pas parler et de dire je suis pour cette candidate et contre ce candidat. De toutes façons, il est bien difficile de convaincre un musicien quand il n'est pas convaincu… J'espère, prochainement, pouvoir convaincre la Fédération mondiale des concours du nouveau modèle que le Long Thibaud a su mettre en place pour le bien de la musique, la neutralité, la sincérité et, finalement, le respect de tous

les candidats. On a le droit de chérir un élève. Mais on a surtout le devoir de chérir tous les candidats. Une autre nouveauté est sans aucun doute la participation active de la Ville de Paris au Concours Long-Thibaud. Le Maire de Paris, Emmanuel Grégoire y tient. Il préface le programme officiel cette année. Ses 22.000 élèves des 18 Conservatoires de la Ville voteront (on aime bien voter en France) pour leur Prix qui sera remis à l'un des quatre finalistes dans leur épreuve de concerto en présence de l'Orchestre symphonique de la Garde Républicaine dirigé par Bastien Stil. Oui, le Concours renoue avec ses grands moments, du temps d'un Georges Auric, Tony Aubin, Darius Milhaud ou Roger Boutry. C'est exactement dans l'esprit du Long Thibaud : l'engagement des jeunes. J'ajoute que l'illustre Maxim Vengerov, membre du Jury cette année, assurera, pour eux, une classe de maître au CRR de la rue de Madrid. Vous imaginez l'effervescence parmi ces élèves. Merci, Monsieur le Maire, cher Emmanuel ! Et partageons ce Merci avec Séverine Féron, grand serviteur de la musique à la Ville de Paris. Enfin, le Concours bénéficie aussi du soutien de France Télévisions, de Radio Classique, qui diffusera le « Best of » et la finale. Une porte vient aussi de s'entrouvrir avec Radio France qui invite le lauréat à son célèbre Festival d'Occitanie. Sous l'impulsion de Michel Orier et du nouveau directeur de France Musique, Stéphane Grant, je suis convaincu qu'elle sera bientôt totalement ouverte…Et je n'oublie pas la bienveillance de la Caisse des Dépôts qui a mis à disposition du Concours Long-Thibaud une des plus belles salles de spectacle au monde : le Théâtre des Champs-Elysées.

CLASSIQUENEWS : Pour les lauréats, vous avez à cœur de les accompagner après le Concours et la remise des prix. De quelle manière ?

Je ne vote pas, j'arbitre quand on me le demande. Les

candidats sont l'âme du Concours. Les jurés ne sont pas des juges. En 1949, lorsque le jeune Aldo Ciccolini remportera le Long-Thibaud, Marguerite Long lui organisera quelque 150 concerts qui lanceront sa carrière. A l'époque il y avait des organismes dévoués, par exemple les JMF, qui apportaient une extraordinaire promotion à la carrière des jeunes artistes. C'était la belle époque. Aujourd'hui, la Fondation aide comme elle peut les lauréats. Nous avons organisé une trentaine de concerts pour chacun de nos 1ers Prix , et le plus souvent dans des salles prestigieuses. Je pense à Hyuk Lee, Bohdan Luts (qui vient de remporter également le Concours Wieniawski en Pologne), Masaya Kamei, qui sillonne le monde, ou Saehyun Kim : l'Opéra Royal de Versailles, le Concert du 14 juillet, devant des millions d'auditeurs, La Roque d'Anthéron, la Fondation Cziffra à Senlis, Radio France, le TCE et tant d'autres. Nous pouvons également les aider pour financer leur perfectionnement à Salzburg, à Lausanne, à Paris…

CLASSIQUENEWS : Le nombre et la fidélité de vos partenaires sont constants d'édition en édition. A quoi sont-ils attachés, quel.s élément.s du Concours les séduit/séduisent particulièrement ?

Un mécénat doit être réciproque, apporter aux deux parties. L'un des tout premiers mécènes fut Fuji Sankei. Son soutien fut décisif. Hélas, je conjugue au passé car, après quelque 30 ans, son engagement prendra sans doute fin. Notre premier mécène est le puissant groupe Abeille, intégré à une grande famille mutualiste de 12 millions de Français dont je fais partie. Il est fidèle et nous sommes fidèles. Introduire dans l'entreprise les notions de qualité, de socialement responsable, le goût du beau, la vérité du patrimoine

culturel, le sens, surtout quand il est bon, de la relation à autrui, est un atout pour le monde de l'entreprise. J'ai en mémoire cette expérience si fructueuse de L'Oréal , initiée par François Dalle, au Couvent des Capucins à Montfort-l'Amaury. Il avait pour vocation d'intégrer la culture au profit des salariés d'entreprises les plus modestes jusqu'aux dirigeants : Auchan, Thomson, Rhône Poulenc. Nous parlions Montesquieu, Beethoven, Picasso, qualité, finance (le plus ennuyeux !) ou écologie. Bruno Lussato, un ami, professeur au CNAM, estimait que la culture favorisait l'aptitude du personnel au changement et à la productivité. Des groupes de cadres, des caissières, des employés, des dirigeants, tous réunis pour faire prospérer, par l'éveil à l'art, leur propre entreprise. Nous rencontrions des Edgar Morin, Henri Dutilleux, Pierre Boulez, la petite fille de Wagner, Friedelin, de jeunes inconnus (comme moi), des célébrités, Jean-René Fourtou, ancien PDG de Rhône Poulenc, ou Madame Mitterand qui, à minuit, en plein diner, devait nous quitter « car François l'attendait à l'Elysée » ! Pour bien diriger une entreprise, mieux vaut ne pas être trop insensible à cette réalité. Abeille Assurances en est convaincu et le Long-Thibaud est fier et heureux de sa présence à nos côtés. J'aimerais bien que ce grand assureur fût imité par ses confrères. L'Etat est accablé de dettes. Les collectivités n'ont pas beaucoup de deniers. Nous n'avons plus de reines, de rois ou de marquises protectrices des Liszt ou Chopin. Stimulons le monde de l'entreprise. En nous donnant 1, nous lui rapporterons 2. Je suis sûr que les entreprises comprennent ce langage…

Propos recueillis en octobre 2026



Gérard Bekerman, président de [la Fondation Long-Thibaud](#) (DR)

Concours Long-Thibaud 2026 violon du 10 au 14 nov 2026



LIRE aussi notre annonce présentation : https://www.classiquenews.com/concours-long-thibaud-2026-violon-paris-les-10-11-12-13-nov-2026-sam-14-nov-finale-au-tce-paris-avec-lorchestre-symphonique-de-la-garde-republicaine-bastien-stil-direction/

En 2026, le CONCOURS LONG THIBAUD met à l'honneur le VIOLON. La compétition est l'une des plus convoitée au monde : elle est devenue depuis plus de 80 ans, un événement artistique majeur grâce à la fidélité de ses partenaires comme à l'implication des artistes qui y ont participé, comme membres du jury ou comme lauréats.

TOUTES LES INFORMATIONS sur le site de la Fondation LONG-THIBAUD : https://www.long-thibaud.org/

CRITIQUE CD événement. CHOSTAKOVICH : Symphonie n°7 « Leningrad ». SAN DIEGO SYMPHONY Orchestra / Rafael PAYARE, direction (1 cd Delos 2026)

Moins médiatique que son compatriote vénézuélien Gustavo Dudamel, Rafael Payare (premier prix du Concours Malko pour jeunes chefs d'orchestre, Danemark, 2012) a récemment joué les symphonies de Chostakovitch avec l'Orchestre Symphonique de Montréal (OSM) dont il est directeur musical depuis 2021. On le retrouve dans cet enregistrement à la tête du San Diego Symphony Orchestra (SDSO) dont il est également directeur musical depuis 8 années. C'est l'un des

jalons de leur intégrale Chostakovitch en cours, et le plus convaincants, heureusement gravé au cd.



Parmi le cycle des Symphonies de guerre de Chostakovich, figurent, tels deux gemmes irradiants, les Symphonies n°6 et n°7. Créée à Leningrad en 1939 par le légendaire Evgeni Mravinski, la Symphonie n° 6 op. 54, est la plus courte des symphonies.

La 7è Symphonie dite « Leningrad » citant des airs patriotiques, est amorcée avant le siège de la cité, dès l'été 1941, puis achevé après l'occupation, en décembre suivant, pour être créée triomphalement en mars 1942, comme un hymne libératoire et victorieux.

L'opus 60 célèbre le sang versé des résistants et des défenseurs de Leningrad, valeureux combattants contre la barbarie des nazis impérialistes. Son architecture spectaculaire s'inscrit dans le fracas des armes et des tireurs embusqués,

la partition, se confrontant à son architecture impressionnante (pas moins de 30 mn pour l'Allegretto) dans lequel Chostakovitch sculpte avec clarté le motif de l'invasion fasciste, répété, martelé comme un leit motiv obsessionnel (bois puis cordes) : il s'agit bien d'exprimer la vision terrifiante des hordes nazies déchirant la vie paisible russe. Le crépusculaire et le glaçant n'étant jamais bien loin

chez Dmitri, le chef tire à profit la couleur sombre et cynique du basson, finement détaillé comme agent d'un destin inquiétant.
Dans l'Adagio, perce l'évocation saisissante du front de guerre, dans sa partie centrale : la mécanique hurlante de la machine guerrière, secousses et tremblements terrifiants, sauvagerie barbare et fracas métalliques… autant de dissonances et d'hurlements qui citent les cris jaillissant dans le premier mouvement (Allegretto)…
La partition se fait fresque d'une impérieuse énergie, marquante aussi par son souffle épique. D'ailleurs, chaque séquence s'y distingue dans sa portée historique : Leningrad d'avant le siège (choral initial de l'Adagio), puis champs de guerre et champs de ruines où perce l'appel des cuivres à la fois stridents, enivrés.
On repère sans ménagement aucun, la sourde mélodie des cordes hallucinées, éreintées qui rappelle le motif inquiétant de l'opéra Lady Macbeth de Mzensk, autre évocation des ténèbres.

Ambassadeur inspiré et communicatif des convulsions et des contrastes, le chef **Rafael Payare** écoute et transmet les déflagrations du champs de guerre. Sa direction est large, détaillée sans dilution, d'une netteté souvent chirurgicale ; elle capte et transmet l'ample respiration de l'Histoire qui portant la victoire russe à Leningrad, emporte l'allant de chaque mouvement ; ainsi la vitalité impérieuse de la formidable marche du I / « Allegretto » : la sonorité incisive, l'engagement des instrumentistes de San Diego expriment idéalement le basculement de l'invasion brillante vers une mécanique de destruction massive et systématique où ce qui aurait pu s'apparenter au début à une avancée lumineuse et joyeuse se mue en apocalypse, nébuleuse lugubre et hideuse, démoniaque … Dans l'Allegro ma non troppo : tout l'effectif orchestral produit la série de fortissimos, à laquelle répond un passage moderato soit la marche funèbre qui célèbre tous les soldats morts, sacrifiés, avant que ne s'affirme comme un hymne définitif, le sentiment de liesse populaire…

Expressivité incisive, intelligence caractérisée des instruments, souffle de l'orchestre dans l'horreur comme dans la jubilation finale… les musiciens de San Diego atteignent des sommets pleinement assumés sous la baguette d'un chef électrisant.

approfondir
LIRE aussi **notre critique de la Symphonie n°7 Leningrad de CHOSTAKOVITCH** par le chef **Andris Nelsons** – 2 cd DG oct 2019 / BostonSymphony Orchestra : https://www.classiquenews.com/cd-critique-shostakovich-chostakovitch-symphonies-n6-et-7-boston-symph-orch-andris-nelsons-2-cd-deutsche-grammophon/
